

## DE FROLOIS A PULLIGNY

---

Des groseilliers qu'ils ont mis dans les vignes au bord des murets de pierres sans ciment, sont remplis aujourd'hui de ces fruits aigrets que les gamins, revenant le soir des champs, grappillent à pleines poignées.

C'est si bon, ce goût fiéret de la grosse groseille encore verte, « d'où le diable a disparu depuis les Rogations », et qui pend, par myriades, aux menus arbustes des chemins creux qui vont du Madon aux sommets vineux de Frolois et de Pulligny.

Le long de la route qui tourne et qui grimpe rudement fort, des eaux coulent, abondantes et claires, venant du tréfonds des coteaux et des bois, productrices de cresson de plantes vertes, de fleurettes d'argent ou d'or, où, délicatement, se viennent poser des libellules et des insectes bourdonnants.

A l'un des tournants de cette route, une vigne s'est ouverte, et là, les anciens, disparus depuis quatre siècles et plus, ont dressé sur un monolithe ogival, devant une table de pierre épaisse et usée par les tendelins et les beauséants des gens fatigués — ils ont dressé un Bon Dieu de Pitié, assis, les mains liées de cordes, les épines au front, dans la posture douloureuse d'un supplicié et d'un agonisant.

La statue, l'une des cinq connues dans toute la France — est restée là, au tournant du chemin creux; peineuse et pileuse, elle regarde les vignes, les bonnes vignes du terroir fameux... et, simplets en leur dévotion, les anciens d'aujourd'hui se signent toujours en passant devant Celui qui a vu les générations d'avant, cependant que les mères, les femmes voûtées et cassées en deux par les rudes labours du sol de chez nous, déposent humblement quelques fleurs entre les bras noués du Flagellé.



Ce jour-là, sur la pierre plate, aussi large qu'un autel, mise au pied du Bon Dieu de Pitié, il y avait un homme qui se reposait, ridé et tout chenu. Ses mains tremblaient, calleuses, semblables à la terre des entours; ses yeux ne voyaient presque plus; son visage et son corps se muaient en une manière de tronc d'arbre tout déjeté et contourné. L'homme qui s'accolait là, à la pierre des ancêtres, était un terrien d'autrefois, un dur à la terre, un laborieux des verts coteaux lorrains.

Depuis quatre-vingts ans bientôt, il fouillait ce sol, pour y chercher la vie, ce sol où bientôt il irait se dissoudre, là, au flanc du mont, au milieu de ses vignes dont les *chis* poussaient dru cette année.

L'homme était loquace. Il raconta son histoire, toujours la même, celle de tous les nôtres : le dur travail des champs, les années bonnes et mauvaises, le soleil et la pluie, la gelée de mai et les orages terribles, les hivers de neige et les étés sans rosée. C'était aussi le chapelet des douleurs et des joies humaines, les mariages et les morts, les baptêmes carillonnés, la fête de la Saint-Martin... des fois, une noce aux environs, un voyage à Nancy, même une année... oh ! celle-là, qui ne s'en souvient?... la guerre de 1870, les Prussiens, la misère et la ruine !

Le vieil homme racontait sa vie, d'une voix monotone et grave... mais il disait aussi celle des autres, des disparus qu'il avait connus dans les finages d'alentour où dont les souvenirs s'éternisaient de siècle en siècle.

Et sur la pierre plate des sacrifices d'antan, le vieux vigneron de Frolois raconta ceci :

« Au temps des ducs, il y avait à Frolois, qu'on disait Guise, puis Acraignes, un homme qui venait de bâtir une maison.

« Une maison claire et blanche et dont moult playsante, tout au bout du village, proche le chemin très étroit qui

longeait le vieux château féodal et qui bordait l'enclos funéraire des gens du temps passé.

« Et, sur la porte, par manière de sentence ou devise personnelle, l'homme avait fait engraver ces simples mots : « *Faictes bien, laissés dire !* »

« Et, durant des jours et des mois, des années venant après d'autres ans, l'homme accomplit son quotidien labeur, œuvrant doucement sans joies bruyantes et sans douleurs d'apparat, laissant venir les événements et se rendant utile à tous les siens, sans nuisance pour aucuns de sa parenté ou de son entourage.

« Un matinet de soleil de juin, il monta, déjà las et courbé sous le poids de la vie — il monta, par ce chemin creux des vignes, jusqu'au sommet du coteau voisin du Madon, afin de contempler — une dernière fois peut-être — les horizons accoutumés, la vallée fertile et les blés mouvants, les deux eaux lorraines de Moselle et de Madon se venant unir sous l'ermitage de Sainte-Barbe, au pont Saint-Vincent.

« Il y avait là un arbre très vieux, si vieux qu'il n'avait plus d'âge et que, par les soudaines *calendes* d'été, on venait se réfugier dans son tronc évidé.

« Et de là-haut, l'homme contemplait la Lorraine, les plateaux étendus d'entre Meurthe, Moselle, Brénon et Madon, les tuiles rouges et claires de cinquante villages qui flambaient au soleil, les gros clochers trapus ou les flèches élancées des églises, et ces côtes énormes dominant l'étendue : Saint-Vincent et Thélod, Parey-Saint-Césaire et le bois d'Anon, Sion et Vaudémont... et tout au loin, les côtes du Toullois, suprêmes convulsions des Argonnes.

« Tout près, son village s'étendait, quasiment au faite du mont, avec ses rues tournantes, son église ogivale, sa tour faisant sentinelle, l'ordonnance magnifique du château seigneurial, et... isolée dans son verger fleuri, sa petite maison neuve où, sur la façade, on pouvait toujours lire : « *Faictes bien, laissés dire.* »



« *Faictes bien !* Mon Dieu ! qu'avait-il donc à se reprocher, le pauvre vieux Lorrain, tirant sur sa fin prochaine, l'homme aimable et débonnaire qui avait toujours voulu le bonheur des siens, même de ceux qui lui avaient fait du mal ?

« Il s'en était allé dans la vie, sans grande ambition, conduisant doucement son petit bonhomme de chemin, essayant de plaire à tous et d'aimer le plus possible ceux qui lui étaient favorables ou pitoyables.

« Rêveur ? Oui, il avait cru être un sage, et il n'était qu'un vaincu de la vie; il avait pensé unir et grouper toutes les bonnes volontés, réchauffer tous les cœurs, animer pour le bien commun tous les bons esprits de son temps.

« Jamais il n'avait eu de mots cruels pour les mauvais qui le calomniaient; jamais il n'avait ouvert la bouche pour se plaindre quand on incriminait son zèle ou que l'on taxait d'ambition son travail et ses efforts.

« Il avait fait le bien : il s'était montré si humble et si petit avec les forts et les puissants d'alentour qu'on aurait dû lui pardonner ses bienfaits... il avait eu tant de générosité et d'aménité qu'on aurait pu lui épargner toute souffrance et toute amertume; il avait peiné si durement et si honorablement jusqu'au bout, qu'on pouvait bien le laisser à son labeur, à ce travail de toutes les heures, qui avait été pour lui sa sauvegarde et sa grande force morale.

« *Laissés dire !* C'est ce qu'il n'avait pas manqué de faire, depuis des mois et des ans en nombre.

« Tout ce que l'imagination humaine avait pu inventer de bizarre, d'étrange, de paradoxal, toutes les inepties et toutes les vilénies, toute cette lave des méchants et des malhonnêtes, tout ce flot d'injures et d'outrages... on n'avait rien épargné, rien oublié pour le tuer moralement.

« A chaque épreuve nouvelle, il s'était contenté de hausser les épaules, de souffrir un peu plus et de travailler

davantage, se rappelant sa devise : « *Faictes bien, laissés dire !* »

« Et il avait laissé dire ! Laisse dire les envieux qui ne supportent que la médiocrité et ont horreur de l'effort persévérant ; laissé dire les imbéciles et les sots, faisant chorus avec les premiers ; laissé dire les amis trop ardents qui trouvaient exagéré ce labeur sans profit et sans gloire, cette vie de combat sans relief ni honneurs.

« Et l'homme, le vieil homme du temps passé allait, allait toujours, fort de sa conscience, fort de sa vie écoulée à faire le bien, fort de ses années de travail acharné, fort de lui-même envers et contre tous.

« Sous l'arbre du grand mont, le vieux Lorrain regardait toujours.

« Encore un peu de temps, et il allait suivre le sort commun de ses proches... descendre figé en l'*humus* amoncelé par le Madon au cimetière des ancêtres, encore un peu, et le repos final serait venu pour lui... et sa récompense, il la trouverait en Dieu et en sa vie d'honnête homme... encore un peu, et son nom même serait oublié, et nul au monde n'aurait souvenance de ses joies et de ses souffrances... même pas ses amis, ceux qu'il avait tant aimés et qui, tour à tour, l'avaient abandonné cruellement.

« C'était donc cela la vie ! Il était au bout du rouleau ; sa fin ne pouvait tarder. Qu'importe ! durant des années longues, il avait fait son devoir, avec fierté, avec indépendance, avec ardeur, avec bonheur !

« Loin, très loin, au-dessus des côtes de Lorraine, perdues dans la brume grisâtre, le soleil montait, lançant ses rais d'or emmy la double vallée, et se mirant dans l'eau claire de la Moselle de chez nous.

« Et, dans ce soleil matutinal, le vieil homme de Guise, d'Acraines et de Frolois, celui qui bientôt allait disparaître et mourir, vit clairement cet mots sublimes qu'il avait pris pour devise : « *Faictes bien, laissés dire !* »



Le vigneron de Frolois s'était tu... et des larmes, de grosses larmes coulaient par les sillons de son rude visage.

Respectant cette douleur des vieux solitaires de chez nous, à qui la vie s'est faite marâtre, nous continuâmes d'aller, par les chemins blancs du val béni, entre les prés verdoyants, le long des cerisiers en fleur.

Et rien n'était plus doux que de s'en aller ainsi, à travers ce vallon délicieux... et rien n'était plus triste que de songer à ces amitiés brisées pour jamais, à ces parfums d'âme qui s'écoulaient par l'invisible fente du vase, à ces gens et à ces lieux qu'on ne reverra plus, jamais plus... et qu'on a quittés... *sans savoir !*

Dans Pulligny, nous gagnâmes par les rues si propres de la bourgade aux maisons d'ancien style, l'enclos du moulin et du cimetière, une oasis de paix et d'infini recueillement au pied des vignes, au delà des huis hospitaliers et des fontaines jaillissantes.

Des violettes tapissaient les tombelles, de la pervenche traînait; un monument à des braves s'effritait déjà, et tout au milieu de l'aire, en une manière de rocher, l'un de nous découvrit une plaque de fonte, banale, tel qu'on en voit obturant nos soupiraux des villes.

Je retirai la dalle de métal rouillé... au fond, des vestiges d'humanités, très vagues, nous apparurent, avec d'étranges relents de moisissures et de finition de vie.

C'était l'ossuaire, le puits commun où ils s'en vont en ossements friables; les vieilles gens de Pulligny, les vignerons d'autrefois, les mères-grands oubliées du temps passé.

Ah ! le singulier dortoir du cimetière de Pulligny ! Et comme ces os s'entrechoquaient au fond du grand trou noir, aspirant encore et toujours à la vie, à la lumière, au ciel bleu et au soleil d'or de chez nous !

---